

Vivent les vieux !

Autor(en): **Simond, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 52

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



PETITS CADEAUX QUI FONT PLAISIR

(Conte.)

I

JACQUES Porariat économisait : il fuyait tous les plaisirs pour mettre quelques centimes de côté, et l'héroïque garçon en était venu à ne plus sortir de sa demeure pour ne point dépenser d'argent. Gagnant peu, il réussit néanmoins, à force de privations, à entasser sou à sou, dans une boîte, la somme de 30 fr. 25, plus une pièce fausse de deux francs. Notre jeune homme se montrait tellement ravi de sa richesse, qu'on l'eût traité d'avare s'il n'avait compté 19 ans, l'âge des maux de cœur et du porte-monnaie vide.

Sans trop réfléchir, vous devinez que Jacques Porariat aimait, et que, probablement, s'il économisait aussi furieusement, c'était pour Elle seule. Le Nouvel-An approchait, un cadeau réchauffe toujours les sentiments; Elle avait justement envie d'une sacoche, Elle l'avait déclaré par hasard, d'un ton dégagé, et lui, l'air important, avait répondu :

— Je vous en offrirai une bientôt.

— Non, je ne souffrirais pas que vous fassiez des dépenses pour moi, avait-Elle répliqué.

Il avait eu alors un sourire entendu, un fatal sourire plein de promesses, un de ces sourires imprudents, dont parfois l'on se repent. Le malheureux !

II

On touchait à la fin de décembre; cet après-midi même, Jacques ferait son achat; il emmènerait avec lui une dame complaisante qui le conseillerait. Jacques rêvait. La domestique entra et lui remit un paquet que le facteur venait d'apporter.

Jacques ouvrit. — Ah ! fit-il.

Ce Ah ! n'exprimait aucune joie, mais de la surprise mêlée à un rien de désappointement. Je vous engage à entreprendre une étude sur les Ah ! ils résument les pires situations, les plus effroyables luttes morales, la douleur et la gaîté. Quand un dentiste vous arrache une dent, vous voyez les étoiles, que dites-vous, Mesdemoiselles ? Ah ! Ah !... c'est tout. Si on accourt vous annoncer la mort de votre belle-mère, gendres, que dites-vous ? Ah !... et plus un mot. Collégiens, lorsque vous apportez à vos parents un bulletin déplorable, que dit votre papa ? Ah ! gravement; votre maman ? Ah ! longuement; la cuisinière ? Ah ! bêtement; et vous ? Ah ! un Ah ! qui sert d'excuse, voilà. On assure que la raison distingue l'homme des animaux : erreur ! c'est le Ah ! au contraire; sans le Ah ! nous serions peut-être obligés de lancer des « bée » lamentables ou des « hihan » sonores; ce serait fâcheux. Les poètes qui, de temps en temps, ne sont pas des imbéciles ont fort bien compris la valeur du Ah ! ils ne se font pas faute de l'employer... mais je bavarde, revenons à notre sujet.

Jacques, après son Ah ! lu la lettre jointe à l'envoi :

« Mon cher,

» Il y a des mois que nous nous sommes perdu de vue, mais je ne t'ai pas oublié et suis resté, en dépit de notre éloignement, un compagnon fidèle; l'arrivée des fêtes m'est une excellente occasion de te souhaiter beaucoup de bonheur; j'espère que tu accepteras, en outre, avec mes meilleurs vœux, cette pauvre petite boîte de fondants.

» Tout à toi,

Edouard. »

Jacques loucha vers « la pauvre petite boîte de fondants », un énorme carton aux multiples compartiments, puis Jacques se gratta la tête. Jacques ne

se grattait la tête que dans des circonstances troublantes; en interrogeant son entourage, vous apprendriez, par exemple, que Jacques s'est gratté la tête le jour où son père se remaria, la nuit où il fut flanqué au cachot pour tapage nocturne et le soir de son premier rendez-vous. Or, Jacques se grattait la tête, maintenant; donc, il était grave, le cas à débattre !

— Ah ! soupira Jacques, ce brave Edouard s'est mis en frais, vraiment, je ne supporte pas le chocolat à cause de mes dents; pourtant, il est aimable, Edouard ! Mais il va falloir lui répondre, Edouard est ennuyeux ! je devrai lui expédier quelque chose; il est assommant, Edouard ! Et la sacoche de Félicie ? Impossible de l'acheter ! Quel animal, cet Edouard ! Je suis très contrarié, mon Dieu ! mon Dieu ! pour quoi les gens se mêlent-ils de vous encombrer de cadeaux ?

III

Le lendemain, Jacques se rendait chez Félicie :

— Bonjour, ma mignonne, bonne année !

Et, avec ces paroles, il lui remit une gigantesque boîte.

— Tiens, des fondants ! vous avez fait des folies, mon trésor !

Et elle joignit à cette phrase une canne magnifique avec pommeau en argent.

Il poussa des cris d'admiration (des Ah ! évidemment), refusa de la prendre et la prit, tandis que Félicie regrettait en elle-même la sacoche; elle avait avalé tant de sucreries depuis une semaine, pourquoi l'indisposer avec des fondants ? Décidément, son amoureux n'avait pas fait preuve d'une grande imagination !

IV

Le surlendemain, Edouard reçut un colis allongé qu'il déballa.

— Tiens ! s'écria-t-il, une canne avec pommeau en argent ! Jacques a cru sans doute me comblé, il n'a pas réussi : j'estime les cannes inutiles; celle-ci sera pour mon cousin, tant pis !

V

Grâce à ces événements, Jacques possédait encore ses 30 fr. 25; désireux d'assister à une explosion de joie, il acheta une délicieuse poupée à sa petite sœur de quatre ans. Et la petite sœur, enfant naïve, pleura parce qu'elle aurait préféré un bébé aux yeux de travers.

VI

Jacques n'était pas au terme de ses déboires; Félicie le pressait de questions :

— Pourquoi ne sors-tu jamais avec ta canne ? Elle te déplaît ?

Lui, n'osait dévoiler la vérité et balbutiait, rougissant :

— Je l'oublie...

Mais cette invariable excuse sentait le mensonge; à la fin, de désespoir, Jacques quitta Félicie.

Ça ne pouvait pas plus mal se terminer !

Attendez : en mars, Jacques et Félicie se réconcilièrent, l'avenir fit oublier le passé, car les amoureux sont comme les paires de bas : « ça se raccommode jusqu'à la dernière », suivant la savoureuse expression vaudoise.

André Marcel.

A BEAU MENTIR... — Monsieur X. vient de rentrer d'un voyage qu'il a fait en Italie. Un de ses amis lui demande :

— Tu as été à Rome ?

— Oui.

— Et à Venise ?

— Sans doute.

— As-tu admiré le lion de Saint-Marc ?

— Oui, mon cher, et pense que j'ai eu la chance de me trouver justement au moment du repas des animaux féroces.

LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Un vieil abonné nous écrit :

« Le récent article « Du chapeau à la main », paru dans le *Conteur*, me suggère quelques réflexions se rattachant au même sujet et que je vous soumets. Bien que partant d'un bon naturel, l'habitude de rester découvert dans les magasins, boutiques, etc., n'a pas cours en France, pays de l'ancienne politesse, du moins dans les grandes villes. Il est, en effet,

compréhensible qu'un client ne fasse pas figure d'un suppliant, venant, tête nue, faire emplette de charcuterie, de papier à lettre ou de chaussures. De plus, l'acheteur a généralement les mains embarrassées par une canne ou une ombrelle, et il lui faut pouvoir sortir avec facilité son porte-monnaie et emporter ses petits paquets.

» L'habitude de mise, non plus, de saluer dans la rue, une fois la nuit venue, les personnes de sa connaissance. « De nuit, tous les chats sont gris ! », dit un proverbe applicable en l'occurrence. On fera donc bien, même sous une lampe à arc, de ne pas se découvrir en croisant un monsieur ou une dame de ses relations. Le contraire ne rentrerait pas dans les règles de la politesse conventionnelle. Quant aux « sans chapeaux », toujours un peu étranges, surtout quand ils sont, par contraste, vêtus de grands manteaux, ils seront, qu'ils le veuillent ou non, corrects dans les deux cas ci-dessus.

» L'habitude qu'ont certaines personnes du sexe fort, de vous broyer les phalanges en vous donnant la main, est l'effroi des gouteux, des arthritiques et des jolies menottes, et il semble que l'amitié pourrait être témoignée de façon moins énergique, mais on n'y pense pas !

» Ajoutons encore qu'il n'est pas de bon ton de donner la main à une dame sans retirer son gant, si elle n'est pas gantée elle-même, pas plus que de manger du poisson avec un couteau d'acier.

» Et cela dit, monsieur le rédacteur, je vous ôte humblement mon chapeau. »

X.

ACTUALITÉ

N raconte qu'au temps où Louis XVIII occupait le trône de France, la Suisse avait, comme représentant à Paris, un Bernois, M. de Tschann. Or, dans les cercles diplomatiques et mondains, le souverain avait coutume d'aborder notre ministre en lui posant deux questions, toujours les mêmes :

— Eh bien ! Monsieur de Tschann, interrogeait le roi, y a-t-il beaucoup d'étrangers en Suisse, cet été ?

A quoi notre compatriote répondait invariablement :

— Oui, sire, beaucoup !

En hiver, le roi modifiait un peu sa question et demandait :

— Eh bien ! Monsieur de Tschann, y a-t-il beaucoup de neige, cet hiver, dans votre pays ?

Et M. de Tschann d'affirmer de nouveau :

— Oui, sire, beaucoup !

Aujourd'hui, si, pour impossible, les deux interlocuteurs venaient derechef à se rencontrer, M. de Tschann devrait répondre, avec mélancolie, aux questions royales :

— Hélas ! sire, il n'y a plus ni étrangers ni neige en Suisse, et nous en sommes navrés.

X.

Au Vieux Foyer, pièce vaudoise en 2 actes, de Mme Matter-Estoppey. En vente chez l'auteur, à Brent, près Montreux.

Venant après **A la Chotte**, qui vit la rampe l'année dernière, **Au Vieux Foyer**, qui a fait quatre salles comblées à Montreux, est du vrai théâtre.

Jamais, je crois, l'auteur n'avait fait preuve d'autant de qualités, de profondeur, de talent aussi. Pièce ravissante, excellente même, bien de chez nous, elle aidera puissamment à combler une lacune dans notre théâtre vaudois, où manque parfois la note largement humaine et mélancolique.

Au Vieux Foyer, qui comporte cinq personnages (deux messieurs et trois dames), peut être joué par tout le monde. Il n'est même pas risqué de prédire un succès certain à toutes les sociétés d'amateurs qui arrêteront leur choix sur cette pièce.

C.

VIVENT LES VIEUX !

EST là le titre d'un très intéressant recueil de quelques poésies d'anciens Yverdinois. On peut féliciter sans réserve le groupe des éditeurs, au nombre desquels, si nous ne faisons erreur, est M. John Landry, député, ancien syndic d'Yverdon. C'est la librairie H. Baatard qui s'est chargée de la publication. Quand on met le nez dans ce charmant recueil, on ne l'en retire qu'à la dernière page.

Plusieurs des morceaux de ce petit livre ont pour auteur André-Albert-Henri Simond, principal du Collège d'Yverdon. Son fils François-Frédéric, dit **Fritz**,

mort au Havre, en 1847, a laissé, lui aussi, de nombreux poèmes lyriques. Enfin, un deuxième fils, Edouard Simond, décédé en 1910, et qui fut pasteur au Lieu, à Cronay et à Montagny, a composé de nombreuses chansons de circonstance.

Ce recueil contient aussi des morceaux de Béat de Hennezel, de Gabriel Benoît, d'Alfred Dufour, avocat, du Dr Albert Bergher.

Mais, pour bien apprécier une chose, il faut y goûter. Voici donc un morceau d'Henri Simond.

* * *

LISE ET COLIN

— *Ouvre-moi, Lise, de grâce,
Le froid me fait tressaillir;
Le vent souffle, il gèle à glace,
Le hibou n'ose sortir.*

— *Colin, veux-tu bien te taire,
Ce soir, il n'en sera rien :
Tu vas réveiller ma mère;
J'entends aboyer le chien.*

— *Ne parlons pas de ta mère,
Que me fait tout son fracas !
Autrefois, pour ton cher père,
On dit qu'elle n'en fit pas.*

— *Nenni, ma foi, je me gêne,
Le hameau va le savoir.
A tes parents, tu fais peine,
Ne cherche plus à me voir.*

— *Peu m'importe, quoiqu'on dise,
Te plaire est ma seule loi,
Tout m'attire, chère Lise,
Tout m'attire près de toi.*

— *Tu vas me monter la tête,
En te montrant si hardi.
Tous les jours, ce n'est pas fête,
Tu reviendras samedi.*

— *Ne fais pas tant la sévère,
Allons, permets-moi d'entrer;
Ce soir, je n'aimerais guère
Qu'il fallût me retirer.*

— *Ah ! bien, voyez comme il cause ;
Mais, te connaissant malin,
Cette nuit, je me propose
D'être seule... Adieu, Colin !*

— *Quoi, tu te montres rebelle
Quand j'espère... dans tes bras...
Adieu donc, adieu ma belle,
Bonsoir, Lise. Je m'en vas.*

— *Je ne sais ce qui m'engage
A céder à tes discours.
Viens donc, j'ouvre... mais sois sage,
Ou c'est fini pour toujours.*

Henri Simond.

LE MAITRE A L'ÉLÈVE. — Philippe, qui t'a aidé à faire ton devoir ?

- Personne.
- Dis la vérité, Philippe, est-ce que ton frère t'a aidé ?
- Non.
- Comment, tu l'as fait tout seul ?
- Non, c'est lui qui l'a fait tout seul.

LE FEUILLETON



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux

Les femmes ne restaient pas en arrière dans cette innocente flatterie : les couleurs et la forme même de leurs vêtements rappelaient des choses fort bonnes à manger. Elles portaient des chapeaux *cerise* garnis de *chicorée*, des écharpes couleur *saumon*, *vert-pomme*, *vert-bouteille* ou *flamme-de-punch*; des robes couleur *abricot*, et les manches de ces robes

s'appelaient : manches à *gigot*, ou bien manches à *côtes de melon*; celles-là étaient pour les robes parées. Les dessins des robes du matin étaient de petits *vermicelles* fort délicats; les manteaux étaient presque tous *marron* ou *chocolat*; et la reine paraissait sensible à ces attentions.

Les poètes seuls murmuraient de ce langage, qu'ils ne pouvaient se permettre d'imiter, parce qu'il n'était pas du tout poétique et que d'ailleurs il les entraînait dans des périphrases sans nombre. Voulaient-ils, dans leurs vers, dépeindre, par exemple, un manteau couleur *chocolat*, ils étaient obligés de s'exprimer ainsi :

*Le mantel ondoyant de sa jeune compagne,
Au repas du matin, des enfants de l'Espagne,
Empruntait sa couleur.*

Cela voulait dire qu'il était couleur *chocolat*, le déjeuner d'un Espagnol : devinez, si vous pouvez.

*Les fruits du merisier, cultivés avec art,
A sa brillante écharpe, avaient prêté leur fard.*

signifiait une écharpe *cerise*; il leur fallait pour cela remonter à l'origine du cerisier, rappeler le soin avec lequel il avait été greffé et rendre hommage à la science du cultivateur; ce n'était pas peu de chose à exprimer en deux vers.

Pour peindre une manche à *gigot*, ils disaient :

*Et la manche d'azur, de ses amples habits,
Imite, en ses contours, l'épaulé des brebis.*

Ce qui n'était pas très exact, car un *gigot* n'est pas une épaule de mouton; mais c'est bien la moindre des licences poétiques que de prendre une jambe pour un bras. Tout cela nous prouve, mes chers neveux, que le premier pas fait vers le mauvais goût nous entraîne dans une foule de difficultés.

Les noms que l'on donnait aux enfants se ressentaient aussi de cette ridicule flatterie. Ici on donne, aux jeunes filles, des noms de fleurs, tels que *Rose*, *Marguerite*, *Hyacinthe*; là-bas on leur donnait des noms de fruits ou de légumes; on les nommait : *Aveline*, *Noisette*, *Amanda*. Il n'était pas rare de rencontrer de belles jeunes filles qui s'appelaient *Pomme-d'Amour*. Les femmes du commun se nommaient *Carotte* au lieu de *Javotte*; les garçons de ferme *Poireaux* au lieu de *Pierrot*. On était accoutumé à cela, et cela ne paraissait point ridicule.

Les grands noms de famille eux-mêmes, loin d'être des noms de terre ou de guerre, étaient presque tous des termes de cuisine; il en était de même des grandes dignités du gouvernement : le vicomte des *Fourneaux* était *ministre cuisinier* d'Etat au département de l'intérieur; l'amiral *Turbot* était *ministre cuisinier* d'Etat au département de la *marée*; le baron de *Lêchefrite*, réfugié allemand, était au ministère des affaires étrangères; le général *du Lardoir* au ministère de la guerre; le marquis de la *Crémaillère* au ministère des finances; et le peuple, qui était fort malin et qui aimait à plaisanter, ne restait pas un jour sans dire :

— Eh bien ! quand pendrons-nous la crémaillère ?

Césaro n'approuvait point du tout ces sobriquets, qui auraient paru de mauvaise compagnie dans tout autre pays; mais comme il voyait clairement que ce mauvais goût était le bon ton de la cour, il résolut de l'imiter. Aussi, lorsqu'il fut présenté à la reine Marmite, et qu'elle lui demanda de quel pays il venait, au lieu de dire tout simplement : « Je viens de Naples », il répondit qu'il arrivait du pays des *macaronis*.

VI

Grandes inquiétudes.

La reine fut si touchée de cette gentille flatterie, qu'elle ordonna qu'on donnât sur-le-champ à Césaro soixante *beignets* d'or (c'était la monnaie du royaume); excellente monnaie, je vous jure, car ces *beignets* étaient aussi larges et presque aussi épais que de véritables beignets et les plus grands sequins de Turquie auraient paru des pastilles en comparaison de cette monnaie-là !

La reine Marmite, au seul mot de *macaroni*, se sentit émue; elle avait toujours entendu parler de ce plat délicieux et jamais elle n'avait eu le bonheur d'en goûter.

— Jeune enfant, s'écria-t-elle dans son enthousiasme, je te promets autant de *beignets* d'or qu'il en

peut tenir dans une chaudière, si tu peux me faire goûter un plat de *macaroni*.

— Rien ne me sera plus facile, grande reine, répondit Césaro avec une audace incomparable; je m'engage à servir sur la table de Votre Majesté le meilleur plat de *macaroni* qui ait jamais été servi au banquet du roi des Deux-Siciles; je demanderai seulement à Votre Majesté de m'accorder trois jours pour me procurer les divers ingrédients...

— Trois jours, répondit la reine, c'est bien long pour mon impatience; mais n'importe, je te les accorde; va donc, et ne perds pas un instant.

Alors, on conduisit Césaro dans les cuisines du palais; en traversant les cours, il remarqua que ce palais avait la forme d'un biscuit de Savoie, ce qui ne le surprit nullement.

Toutefois, le jeune duc ne laissait pas d'être inquiet; s'il avait souvent mangé des *macaroni* chez son père, il n'en avait jamais accommodé, et il s'effrayait de l'entreprise où son audace l'avait entraîné. Il regretta de s'être engagé si imprudemment; il sentait que, s'il ne réussissait pas, les plus grands périls le menaçaient. Quoique bien jeune, Césaro savait déjà que sa frayeur avait été trop prompte et trop grande pour que sa disgrâce ne fût pas terrible. L'accueil si flatteur qu'il avait reçu de la reine Marmite avait déjà éveillé la jalousie des courtisans; il savait que toute la cour serait appelée à goûter ses *macaroni* et que s'il les manquait, il était perdu.

Ces réflexions, fort raisonnables, l'alarmèrent singulièrement; d'un autre côté, l'idée d'acquiescer, en un moment, une somme si considérable le transportait de plaisir. La moitié de cette somme suffirait pour doter sa sœur, sa chère Thérésina; elle ne serait plus réduite à se renfermer dans un couvent; elle pourrait épouser le jeune prince de Villafior, qu'elle aimait sans oser se l'avouer à elle-même; elle serait enfin riche et heureuse.

(A suivre.)

M^{me} E. de GIRARDIN.

ROYAL BIOGRAPH. — Le programme de cette semaine comporte un film : *Svensim*, ce qui assure d'avance au public un spectacle attrayant et des plus artistiques. Le scénario, des plus passionnants et poignants, captivera chacun. Citons encore : *Le chat sauvage*, drame du Far-West, en 2 actes. Enfin : *Dix minutes au Music-Hall* et le *Gaumont-Journal* complètent le programme qui est certainement de tout premier ordre. Dimanche 25 courant (Noël), relâche. Tous les autres jours, matinées à 3 h. et soirées à 8 h. 30.

A l'occasion des Fêtes du Nouvel-An, la direction a composé un programme artistique et sensationnel qui fera certainement causer de lui à Lausanne.

KURSAAL. — Ce soir, samedi, à 8 h. 30, dernière représentation des *Dragons de Villars*, le bel opéra-comique de Maillart. Après le spectacle, à l'occasion du réveillon, illumination d'un arbre de Noël sur la scène; le baryton Sarrade chantera *Minuit chrétien*; il y aura concert par tous les artistes et une surprise sera remise à chacun des spectateurs. Dimanche de Noël, relâche obligatoire.

Lundi, mardi, mercredi et jeudi, quatre représentations de *Princesse Dollar*, la joyeuse et sentimentale opérette viennoise de Léo Fall.

DEMANDEZ PARTOUT
„Luz“ Cocktail
L'AS DES APÉRITIFS
MARQUE DÉPOSÉE DISTILLERIE VALAISANNE, S.A.
DIOR SION

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs,

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.